



Pascal Commère

Ineffable Chaissac !

Lettres à Jean Paulhan – 1944-1963
de Gaston Chaissac
(Éditions Claire Paulhan, 2013)

Des lettres que Chaissac, infatigable épistolier, adressait à divers destinataires, un grand nombre a paru, sous forme de livres privilégiant soit l'objet littéraire (un montage mêlant plusieurs correspondants), soit l'aspect correspondance à quoi renvoie, selon une chronologie respectée, le genre même de la lettre. Le tout constituant la majeure partie de l'œuvre de Chaissac, pour ce qui est de l'écriture du moins, laquelle n'est en aucun cas séparable de son travail de peintre. Toutefois, le caractère non définitif de celle-ci, puisque toujours sujette à de nouvelles trouvailles, et morcelée, l'ouvre, comme on le fait avec des cartes à jouer, à la constitution toujours possible de nouveaux livres. Ainsi quelques-unes des pièces figurant dans ce livre figuraient déjà dans l'un (ou plusieurs) des ouvrages publiés précédemment. Cette fois c'est l'ensemble de cette correspondance qui, réunie pour la première fois, donne lieu à une édition scientifique, avec des notes pour chacune des cent trente-cinq lettres (dont dix de Jean Paulhan) et des annexes comportant entre autres des lettres à Gaston Gallimard et à Camille Guibert (qui deviendra Madame Chaissac). Orné d'une iconographie de qualité, l'ouvrage a de surcroît, sous son élégante couverture à rabats qui rappellent les plis d'une enveloppe, tout d'un « beau livre ».

Mais Chaissac, dans tout ça ! Impayable, comme toujours. Je prends le mot tel qu'il me vient, songeant à celui qui tira la ficelle toute sa vie, allant jusqu'à proposer à son correspondant d'écrire des lettres sur commande pour quelques centaines de francs. Graphomanie oblige, ou manière de donner écho à ces phrases tortillardes nées de la rencontre, sur sa table de cuisine, d'une plume sergent major et d'une feuille de papier traînant là. Lui qui laissait libre cours à son esprit cocasse sans chercher en rien à atténuer les effets, ne manquant pas de surenchérir à l'occasion, comme emporté par un geste auquel la vitesse d'exécution retire toute possibilité de repentirs. Avec les mots, du reste, comme, et presque simultanément, avec les matériaux qui lui tombaient sous la main (cailloux, racines, bouts de planches, os, crin), lesquels devenaient choses peintes, sculptures, totems, objets d'art, grâce à son génie propre. Qui est d'oser, avant tout.

Autodidacte (en partie au moins), Chaissac a néanmoins appris et lu pas mal de livres. Aussi ne peut-il ignorer l'effet que ne manquera pas de produire sur son correspondant telle ou telle énonciation. De celles qu'on ne peut lire sans sourire, du genre : « *Cette nuit ma femme s'est levé pisser et en se recouchant elle s'est mise à ronchonner que ça sentait la jument dans le plumard.* » Tout de même ! Écrire de pareilles choses à Paulhan, éminence grise de la maison Gallimard et directeur de la NRF. Mais pas du tout ! Paulhan, esprit curieux pour le moins, ami de Queneau et de Dubuffet entre autres, ne tarde pas à découvrir ce qu'il y a d'unique dans les propos de celui qui se dit ailleurs un « *Picasso en sabots* ». Mieux, il en redemande. Et Chaissac de poursuivre. C'est que, parti de rien, il est prêt à tout pour qu'on prenne en compte ce qu'il est : un

artiste. Qui écrit comme il peint, mêlant sans nul souci de hiérarchisation, les considérations de l'esprit et d'autres beaucoup plus triviales. La correspondance autorise de fait ce genre d'épanchements, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Chaissac sait quand une couleur s'impose, quand une phrase fait mouche. Écrivant à Paulhan, il devient écrivain (la NRF publiera ses *Chroniques de l'Oie* de 1957 à 1960). Cela il ne l'ignore pas, et pourtant il l'oublie. Les scripteurs de son acabit n'écrivent pas devant un miroir.

Pas plus que depuis un riche arrondissement. Lui, c'est depuis son bled de Vendée qu'il s'échine à écrire, quand ce n'est pas à vivre. Pas vraiment une sinécure ! Les Essarts, Ste Florence de l'Oie (sa femme y est institutrice de l'école laïque à partir de 1948), rien pourtant ne pouvait mieux faire l'affaire de qui tient la chronique comme au fil de la plume, et avec l'orthographe qui est la sienne (reproduite ici dans son originalité). Reste à accaparer les moindres petits faits qui touchent de près ou de loin son existence ou que relate le journal auquel il ne manque pas d'emprunter. Car Chaissac ne laisse rien perdre, tout est bon pour nourrir l'écriture. Des « *chasseurs de serpents [qui] ont repris leur activité avec le beau temps* » à l' « *homme dont le grand père avait "jeté un coup de pied dans la lune"* », rien ne lui paraît indigne de sa plume de grand écolier. Il s'en donne à cœur joie, alterne sérieux et loufoquerie. Les deux ne font-ils pas partie de cette histoire, qui n'est petite qu'en apparence, où se côtoient, goût du collage oblige, des propos à l'encre violette un tantinet hétérogènes. Dubuffet ou l'éditeur Maeght (pour ne citer que ceux-ci) y croisent les gens du cru, Léonce Girardeau ou « *Mr Edmond Prouteau le marchand de grain* ».

Une bonne part du plaisir que l'on prend à la lecture de ces lettres vient de là. De cette façon qu'il a de restituer les petits riens de l'existence (encore que certains, tels que « *la Réaparition des doryphores* », aient droit à une majuscule) au même titre que les considérations qui touchent à son métier de peintre, traitant du matériau bien souvent : « *Pour peindre dessus, j'achète du papier d'emballage à l'épicerie la plus voisine...* », quand elles ne concernent pas les mille et une manières qu'il envisage pour assurer la diffusion de son travail. Car là encore, Chaissac se montre ingénieux, si ce n'est en avance sur son temps : « *Je travaille en ce moment un critique de façon à le déconcerter pour tenter d'obtenir un papier particulièrement insolite qui pourra m'être efficace.* » Les pieds dans ses sabots, ce dont il joue malgré tout, mais n'est-ce pas une facette de sa nature paysanne, l'air de ne pas y toucher... « *Mon pendule m'a désigné des galeries qui accepteraient de me faire une exposition.* »

Ineffable Chaissac ! Ses lettres n'en véhiculent pas moins une parole vraie, qui touche. Lorsqu'il évoque le sort de certains déshérités notamment, ses frères d'infortune en quelque sorte (« *Ce n'est pas parce qu'ils sont des hommes libres et non de méprisables asservis que nos romanichels doivent être traités avec désinvolture, en parents pauvres.* »), ou son propre sort. C'est alors que s'adressant à l'autre il écrit, comme pour lui-même : « *Je suis seul. Seul avec la mort que je sens rôder autour de moi. Ma seule compagne.* » La lettre est supposée dater de 1959. Cinq ans plus tard il meurt. Il a 54 ans.